

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

274

Année 1899

THÈSE

No

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 23 mars 1899, à 1 heure

Par TIFFAUD

Né à Niort (Deux-Sèvres), le 22 février 1873.

L'EXERCICE ILLÉGAL DE LA MÉDECINE

DANS LE

BAS-POITOU

LES TOUCHEURS ET LES GUÉRISSEURS.

Il semble que la superstition soit une maladie dont les âmes
les plus fortes ne sont pas toujours exemptes.
(VOLTAIRE, *Du Fanatisme*.)

Président : M. RAYMOND, professeur.

Juges : MM. CHANTEMESSE, professeur.

MÉNÉTRIER et LANGLOIS, agrégés.

*Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses
parties de l'enseignement médical.*

PARIS

JOUVE & BOYER

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, Rue Racine, 15

1899

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1899

THÈSE

N^o

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 23 mars 1899, à 1 heure

Par TIFFAUD

Né à Niort (Deux-Sèvres), le 22 février 1875.

L'EXERCICE ILLÉGAL DE LA MÉDECINE

DANS LE

BAS-POITOU

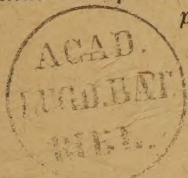
LES TOUCHEURS ET LES GUÉRISSEURS

Il semble que la superstition soit une maladie dont les âmes
les plus fortes ne sont pas toujours exemptes.

(VOLTAIRE, *Du Fanatisme*.)*Président* : M. RAYMOND, professeur.*Juges* : MM. CHANTEMESSE, professeur.

MÉNÉTRIER et LANGLOIS, agrégés.

*Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses
parties de l'enseignement médical.*



PARIS

JOUVE & BOYER

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, Rue Racine, 15

1899

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen..... M.		BROUARDEL
Professeurs.....		MM.
Anatomie.....		FARABEUF.
Physiologie.....		CH. RICHET.
Physique médicale.....		GABRIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....		BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.....		BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	{	HUTINEL.
		DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.....		LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....		CORNIL.
Histologie.....		MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.....		TERRIER.
Pharmacologie et matière médicale.....		POUCHET.
Thérapeutique.....		LANDOUZY.
Hygiène.....		PROUST.
Médecine légale.....		BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....		N.....
Pathologie expérimentale et comparée.....		CHANTEMESSE.
	{	POTAIN.
		JACCOUD.
		HAYEM.
		DIEULAFOY.
Clinique médicale.....		GRANCHER.
Maladies des enfants.....		JOFFROY.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....		FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....		RAYMOND.
Clinique des maladies du système nerveux.....		BERGER.
	{	DUPLAY.
Clinique chirurgicale.....		LEDENTU.
		TILLAUX.
Clinique ophthalmologique.....		PANAS.
Clinique des maladies des voies urinaires.....		GUYON.
Clinique d'accouchement.....	{	BUDIN.
		PINARD.
Agrégés en exercice.		
MM.	MM.	MM.
ACHARD.	GAUCHER.	ROGER.
ALBARRAND.	GILLES DE LA TOURETTE.	SEBILEAU.
ANDRÉ.	HARTMANN.	TEISSIER.
BONNAIRE.	LANGLOIS.	THIERY.
BROCA Auguste.	LAUNOIS.	THIROLOÏ.
BROCA André.	LEGUEU.	THOINOT.
CHARRIN.	LEJARS.	VAQUEZ.
CHASSEVANT.	LEPAGE.	VARNIER.
DELBET.	MARFAN.	WALLICH.
DESGREZ.	MAUCLAIRE.	WALTER.
DUPRÉ.	MENETRIER.	WIDAL.
FAURE.	MERY.	WURTZ.
Chef des travaux anatomiques.....		M. RIEFFEL.

Par délibération, en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA FAMILLE

A MES MAITRES

A MES AMIS

A MONSIEUR L. BARBE

Vice-Président de la Société des Etudes diverses de Louviers.

A MONSIEUR LE DOCTEUR DELAUNAY

Officier d'académie

Professeur à l'Ecole de Médecine de l'Université de Poitiers.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR RAYMOND,

Professeur de clinique des Maladies Nerveuses

à la Faculté de Paris.

Médecin de la Salpêtrière, *

Chevalier de la Légion d'honneur.

AVANT-PROPOS

Dans le courant de l'année 1896, nous avons été témoin d'un fait plus éloquent à lui seul que les plus longues dissertations, pour montrer jusqu'où peut aller l'aberration populaire.

A**, petit village des Deux-Sèvres, un homme jeune et vigoureux, qui avait à attendre la guérison d'une thérapeutique bien dirigée, se laissait mourir entre les mains d'un individu dont la prétention est de guérir par de simples attouchements et des prières.

Le *toucheur* joue un rôle immense dans le Bas-Poitou. Nous avons été à même de constater maintes et maintes fois le crédit puissant dont il jouit auprès du campagnard, et nous n'avancons rien en disant qu'il est peu d'ordonnances du médecin qui ne soient soumises à sa haute compétence, et ne reçoivent son appréciation.

Il nous a donc paru intéressant d'étudier de près ce type particulier, car le toucheur n'est point le rebouteur vulgaire que l'on retrouve un peu partout. Il doit

remplir certaines conditions, sans lesquelles, paraît-il, ses attouchements n'auraient aucun pouvoir, ne possèderaient aucune vertu.

Nous serions trop heureux, si cette modeste étude, qui possède au moins pour elle le mérite de l'actualité, pouvait sinon instruire, du moins aider à anéantir dans nos campagnes le rôle de « ces prêtres de l'erreur, qui entretiennent leurs privilèges à la faveur d'apparences surnaturelles, et jouissent du respect des masses ». (D^r P. HAAN.)

Que M. L. Barbe veuille bien accepter la dédicace de cette thèse comme le gage de notre affection la plus sincère.

Nous nous faisons un devoir d'adresser ici l'expression de notre profonde reconnaissance à notre vénéré maître, M. le docteur Delaunay, qui a dirigé avec tant de dévouement nos premières études médicales.

Par l'intérêt qu'il n'a cessé de nous porter, notre ancien maître, M. F. Misler, a droit à notre souvenir.

Nous ne saurions être trop reconnaissant envers les personnes dont le concours bienveillant et empressé nous a fourni de nombreux et précieux renseignements.

M. le docteur Léo Desaiivre, dont la vaste érudition est si appréciée, a bien voulu nous communiquer des notes bibliographiques qui ont considérablement faci-

lité nos recherches. Qu'il nous permette de lui adresser tous nos remerciements.

M. E. Chotard, le savant conservateur de la bibliothèque de Niort, a mis à notre disposition, avec une amabilité dont nous lui savons un gré infini, les documents qui nous étaient nécessaires.

Que M. le professeur Raymond veuille bien agréer l'expression de nos respectueux remerciements pour l'honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de notre thèse.

SOMMAIRE

- I. — Le toucheur au moyen âge. — Un privilège des rois de France.
 - II. — Deux toucheurs célèbres : Greatrakes et Gassner. — Toucheurs et magnétisme.
 - III. — Toucheurs et guérisseurs en Poitou. — Le *Ver-de-Taupé*. — Le *Chaple*. — Le Toucheur de *Fies*. — La foi qui guérit.
 - IV. — Toucheurs et guérisseurs en Poitou (suite). — Les prières. — Quelques remèdes. — Deux exemples de cures malheureuses.
 - V. — Comment détruire l'influence du toucheur ? — Rôle de l'instituteur et du médecin. — La loi sur l'exercice illégal de la médecine. — Conclusions.
-

L'EXERCICE ILLÉGAL DE LA MÉDECINE

DANS LE

BAS-POITOU

LES TOUCHEURS ET LES GUÉRISSEURS

Il semble que la superstition soit une maladie dont les âmes les plus fortes ne sont pas toujours exemptes.
(Voltaire. *Du Fanatisme*)

CHAPITRE PREMIER

Le Toucheur au Moyen Age **Un privilège des rois de France**

On a toujours exploité la crédulité publique. Il semble que dans notre pauvre humanité, il existe des gens incapables de vivre sans le mensonge et l'hypocrisie. C'est aussi qu'ils sont admirablement secondés par cet amour du merveilleux, aliment si nécessaire à l'esprit humain que chez tous les peuples on a signalé

le même besoin de croire aux choses extraordinaires, et d'admettre l'existence de faits surnaturels (1).

Les esprits les plus droits, les plus grands génies, abdiquent comme les plus pauvres d'intelligence devant tout ce qui semble tenir du prodige : Charlemagne, Louis XI, Henri IV, Richelieu, Mazarin consultaient les astrologues, Pascal avait foi dans la vertu des amulettes et Napoléon dans la cartomancie.

« Par une instinctive défiance de ses propres forces, dit Louis Figuier (2), l'homme est porté à placer au dessus de lui d'invisibles puissances s'exerçant dans une sphère inaccessible. Cette disposition native, qui a existé à toutes les périodes de l'histoire de l'humanité, porte l'imagination des masses à n'éprouver de sympathie que pour ce qui l'étonne. L'harmonie des phénomènes du Monde, l'ordre de la Nature, la constante régularité avec laquelle ses lois s'exécutent, c'est-à-dire ce qu'il y a de véritablement admirable dans l'Univers, ne peuvent contenter cette passion d'admirer qui distingue le vulgaire, et que Horace trouvait si anti-philosophique ».

Il est donc facile de comprendre pourquoi, en France surtout, où la race moutonnaire est si nombreuse et si tenace, on a si bien exploité la crédulité

(1) Les sorciers et les devins ont toujours régné en maîtres : le sage législateur des Hébreux s'en était bien aperçu puisqu'il menace de la colère du Seigneur celui qui les va consulter (*Lévitique*, XX, 6).

(2) *Histoire du merveilleux dans les temps modernes*.

populaire. Aujourd'hui encore, à l'aurore du xx^e siècle, il est pénible de constater que l'on n'est pas encore revenu de ces billevesées ridicules.

Pendant longtemps on a accordé aux rois de France le don miraculeux de guérir les écrouelles en les touchant de leurs mains sur lesquelles on avait fait préalablement une onction avec le Saint Chrême (1).

Cet usage remonte à une époque très ancienne. Un anonyme du xii^e siècle en parle comme d'un privilège conféré par saint Marcoul aux rois de France.

Saint Marcoul ou Marculfe (2) naquit à Bayeux de parents fort considérables par leur noblesse. Après avoir vendu ses biens dont il donna le prix aux pauvres, il passa dans le diocèse de Coutances. Vers l'âge de trente ans, il fut inspiré, dit-on, d'aller trouver Childibert, roi de France, fils de Clovis, *premier roy chrestien*, pour lui demander Nanteuil près Coutances, afin d'y bâtir un monastère. Marculfe obtint ce lieu; il y mourut en 558.

L'église de Corbeny, dépendante de saint Remy de Reims, possède une partie de ses reliques. C'était là que les rois de France venaient faire eux-mêmes, ou par un de leurs aumôniers, une neuvaine après avoir été sacrés à Reims, en reconnaissance de la grâce qui

(1) Les rois de France eurent de nombreux prédécesseurs et non des moins illustres; Pyrrhus et Vespasien, pour n'en citer d'autres, produisaient la guérison des maladies par simple attouchement (Dr Cullère, *Magnétisme et Hypnotisme*).

(2) Note communiquée par M. L. Barbe, de Louviers.

leur a été communiquée de guérir les écrouelles par l'intercession de ce saint.

Malgré nos recherches, il nous a été impossible de découvrir en quel honneur saint Marcoul avait obtenu du ciel ce pouvoir. Peut-être faut-il admettre, avec l'*Hexaméron rustique*, que cette spécialité serait due à la simple assonance qui existe entre le nom de la maladie et celui du saint. On invoquait saint Marcoul pour le mal de cou, tout comme on allait prier saint Cloud de guérir les furoncles, sainte Luce et sainte Claire de donner la lumière aux aveugles, saint Ouen de faire entendre, etc.

Parfois l'assonance est et a été le résultat d'une erreur : c'est ainsi qu'un peintre ayant fait un portrait de saint Pancrace écrivit au bas, par erreur ou ignorance, « saint Crampace ». Les ignorants et les imbéciles y gagnèrent tout, et le nouveau saint (qui ne s'en doutait !) vit accourir près de son image une foule de gens venant lui demander la guérison de leurs crampes d'estomac (1).

Quelques auteurs (2) croient que Robert le Sage, fils de Hugues Capet, est le premier de nos rois qui reçut du Ciel l'insigne honneur d'obtenir la guérison de la maladie par les attouchements (3).

Il est certain qu'il n'en est point fait mention avant le XI^e siècle où ce prince régna.

(1) E. Gilbert, *Sorciers et Magiciens*.

(2) Dictionnaire de Trévoux, art. *Ecrouelles*.

(3) Voy. P. Daniel, *Histoire de France*, t. 1, p. 1032.

Guibert (1), abbé de Nogent, écrivain du commencement du XII^e siècle, dit que Louis le Gros touchait les écrouelles. Il ajoute que le roi Philippe I^{er} son père, usa de ce même privilège; mais sa conduite scandaleuse le lui fit perdre bientôt.

Guillaume de Nangis (2) nous rapporte ceci dans sa *Vie de saint Louis* : « En touchant les écrouelles pour la guérison desquelles Dieu a accordé une grâce particulière aux rois de France, le pieux roi adopta un usage particulier. Ses prédécesseurs se bornaient à toucher le mal en prononçant quelques paroles appropriées, paroles saintes et catholiques, mais sans faire aucun signe de croix. Saint Louis ajouta à ces paroles le signe de la croix pour qu'on attribuât la guérison à la vertu de la croix et non à la dignité royale. »

Matthieu Paris (3) raconte la même chose.

Raoul de Presles (4), dédiant à Charles V sa tra-

(1) Bénédictin, abbé de Notre-Dame de Nogent (né près de Clermont, en 1033, mort en 1124), auteur de plusieurs ouvrages estimés, entre autres d'une *Histoire des premières Croisades* et d'un *Traité des reliques*, dans lequel il s'élève avec force contre les superstitions de son temps.

(2) Bénédictin de l'abbaye de Saint-Denis, né probablement à Nangis (S.-et-M.), mort vers 1303.

(3) Célèbre bénédictin anglais du monastère de Saint-Alban (mort en 1259), auteur d'une *Histoire* dont la deuxième partie, s'étendant du règne de Guillaume le Conquérant jusqu'en 1259 est très estimée des savants.

(4) Fils d'un avocat général au Parlement de Paris, mort en 1382.

duction de la *Cité de Dieu de saint Augustin*, lui dit :
« Vos devanciers et vous avez telle vertu et puissance
qui vous est donnée et attribuée de Dieu que vous
faites miracles en votre vie si grandes et si appertes,
que vous garissez d'une très horrible maladie qui
s'appelle les écrouelles, de laquelle nul autre prince
terrien ne peut garir hors vous ».

Étienne de Conti, religieux de Corbie vivant vers
1400 et auteur d'une histoire de France manuscrite
qui se trouvait, avant la Révolution, à la bibliothèque
de Saint-Germain-des-Prés, raconte les formalités
observées par Charles VI pour la guérison des
écrouelles : — Après que le roi avait entendu la
messe, on apportait un vase plein d'eau, et le roi
ayant fait ses prières devant l'autel touchait le mal de
la main droite et se lavait dans cette eau ; et les ma-
lades en portaient sur eux pendant les neuf jours de
jeûne auxquels ils se soumettaient ensuite.

C'était le jour de son sacre, après la cérémonie, que
le roi touchait, pour la première fois, les écrouelles. Il
imposait les mains sur les malades qui lui étaient pré-
sentés, et les touchait doucement en leur disant : « *Le
roi te touche, Dieu te garit* ».

Outre cela, toutes les bonnes fêtes de l'année, on
donnait rendez-vous aux malades qui venaient de tous
les pays, mais principalement d'Espagne, dans le lieu
où le roi voulait célébrer la fête, celle de Pâques, de
la Pentecôte ou autre. Aussitôt les malades arrivés, ils
étaient visités par les premiers médecins de la cour :

ceux qui étaient reconnus avoir vraiment les écrouelles étaient enrolés, les autres renvoyés.

Le jour venu, le grand aumônier préparait le roi à cette dévotion, le faisant confesser, ouïr la messe et communier. On faisait ranger les pauvres malades dans l'endroit destiné à cette cérémonie, tous à genoux et les mains jointes, invoquant l'aide de Dieu par le ministère du roi. La messe dite, le roi ayant son grand ordre sur lui, arrivait au lieu où étaient réunis les malades, avec le grand premier aumônier et les seigneurs de sa cour. Les médecins et chirurgiens étaient derrière les malades. Ils prenaient la tête de chacun d'eux et la tenaient assujettie, afin que le roi pût la toucher plus commodément. Le roi en face du malade étendait sa main nue du front au menton, puis d'une oreille à l'autre, en disant : — *Le roi te touche, Dieu te garit*; et ainsi à chacun, en donnant sa bénédiction par le signe de la croix.

Le roi était suivi par le grand aumônier, qui à chaque malade touché donnait une aumône : aux étrangers, cinq sols, et aux Français, deux sols ; puis on le faisait sortir incontinent de peur d'embarras ou de peur qu'il n'allât prendre encore rang pour avoir deux aumônes.

« Cependant, dit le manuscrit qui rapporte ce cérémonial, le premier maître d'Hôtel ou le maître d'Hôtel en second tient une serviette trempée de vin et d'eau pour bailler au roi à laver sa main après tant de sales attouchements, et de là, le roi s'en va diner, et d'ordi-

naire dine mal, dégoûté de l'odeur et de la vue de ces plaies et glandes puantes; mais la charité chrestienne surmonte tout ».

Les Espagnols tenaient toujours le premier rang parmi les écrouellés; et il n'était pas rare de voir des gentilshommes de cette nation venir demander la guérison de cette affreuse maladie.

Le continuateur d'Enguerrand de Monstrelet fait remarquer que Charles VIII toucha des malades à Rome et les guérit : « dont ceux des Italies, dit-il, voyant ce mystère, ne furent oncques si émerveillés. »

On sait que ce singulier privilège avait fourni aux ennemis de Richelieu l'occasion d'un bon mot : « Le cardinal, disaient-ils, n'avait laissé à Louis XIII que le pouvoir de toucher les écrouellés ».

Louis XIV, pour le sacre duquel on fit revivre des solennités féodales alors dénuées de sens et en opposition complète avec les mœurs, ne manqua pas de prouver aussi à Reims sa puissance surhumaine, et les Mémoires du temps rapportent qu'il toucha près de *deux mille* malades rassemblés sur la place.

Les rois de France n'étaient pas du reste les seuls qui fussent en possession de cette vertu merveilleuse de guérir les scrofuleux.

L'ainé de la Maison d'Aumont en Bourgogne, possédait ce privilège (1). — La famille d'Amonville des Nots (2) avait le privilège de toucher le carreau,

(1) Favyn, *Histoire de Navarre*, XVII, p. 1059.

(2) Communiqué par M. L. Barbe, de Louviers.

et cela à titre de descendants de saint Marcoul. La dernière héritière de ce privilège était fille de d'Amonville des Nots et de M^{lle} Leforestier de la Haie-le-Comte. Les d'Amonville, famille normande, pouvaient avoir la prétention de remonter à la famille de Marcoul, également normande, ou plutôt neustrienne.

Dans son *Histoire d'Angleterre* (lib. VIII), Polidore-Virgile (xv^e siècle) s'efforce, mais inutilement, de montrer que ses rois avaient le même pouvoir qui leur aurait été accordé par le ciel en récompense des mérites d'Édouard III le Confesseur (1). Quelques auteurs disent même que ce prince guérissait de son vivant les écrouelles.

Le célèbre démonographe Delandre (xvi^e siècle) prétend que ceux qui naissent légitimement septième enfant mâle sans mélange de filles, peuvent guérir par leurs attouchements. Nous verrons plus loin que cette croyance persiste encore dans le Poitou.

La princesse palatine n'attachait qu'une médiocre valeur à cette guérison : « On attachait autrefois, écrivait-elle, tant d'importance à la naissance d'un septième garçon, que les rois donnaient une pension au père. Quant à ce qu'on dit du pouvoir qu'à un septième garçon de guérir les écrouelles, je crois qu'il en est de cette faculté comme de celle dont se vante le roi de France ». Nous partageons entièrement l'opinion de la princesse palatine.

(1) Favyn, *loc. cit.*, p. 1062.

(Au sujet de la guérison des écrouellés par les attouchements des rois, on pourra consulter : Dulaurens, premier médecin de Henri IV. — *De mirabili strumas sanandi vi, solis Galliæ regibus Christ. divinitus concessa*, Paris, 1609, — Trad. franç. 1613.)

CHAPITRE DEUXIÈME

Deux Toucheurs célèbres : Greatrakes et Gassner Toucheur et Magnétisme

Dieu n'accordait pas seulement aux grands personnages le pouvoir de guérir par les attouchements. Parmi la foule des individus qui reçurent aussiduel cette puissance, il en est deux dont la célébrité mérite de nous arrêter un moment : nous avons nommé Greatrakes et Gassner.

Valentin Greatrakes ou Greaterick (1) naquit d'une bonne famille à Affane, dans le comté de Waterford en Irlande, le 14 février 1628. Au moment de terminer ses études au collège de Dublin, les troubles qui agitaient l'Irlande le forcèrent à passer en Angleterre accompagné de sa mère. Au retour de la paix (1656), Greatrakes revint dans sa patrie où il exerça les fonctions de juge, se livrant surtout à son penchant marqué pour la contemplation mystique. Sa tête s'exalta bientôt. Un jour, en 1662, il entendit une voix céleste lui annonçant qu'il allait posséder le don de

(1) F.-X. Feller, *Biographie universelle*, 1845, t. II, p. 777, Dict. Larousse, art. *Greatrakes*.

guérir les écrouelles. Hésitant pendant plusieurs mois, il finit enfin par essayer son pouvoir, et toucha plusieurs scrofuleux qui furent ou plutôt se crurent guéris.

Quelques années après, des inspirations nouvelles l'avertirent qu'il pouvait guérir fièvres, plaies, ulcères, hydropisie et autres maladies encore.

Sa réputation devint immense : les malades accouraient à lui de toutes parts. En 1665, une épidémie éclata dans la contrée où il se trouvait. Il se rendit auprès des malades, et la confiance qu'il inspirait était telle, que l'imagination aidant, plusieurs furent encore guéris.

Mais, l'évêque de Lismore fit citer le guérisseur devant sa cour ecclésiastique comme coupable de s'être donné pour l'agent du Saint-Esprit. Greatrakes fut condamné à ne plus faire de cures. Il quitta alors l'Irlande et passa en Angleterre où une immense réputation le précéda. Il fut appelé à Witte-Hall où la cour ne fut pas trop persuadée de son pouvoir. Il parut à la ville et fut plus goûté. Il allait dans les hospices et mettant ses mains sur la partie malade, il opérait des cures merveilleuses.

« Par l'application de sa main, dit un auteur du temps, Greatrakes faisait fuir la douleur (1) et la chassait aux

(1) Cité par L. Figuiet, *op. cit.*, t. III, p. 128 et seq. — On trouvera dans la *Revue du Monde invisible* du 15 juin 1898, p. 35, une observation fort intéressante, qui rappelle sur bien des points les guérisons de Greatrakes.

extrémités. L'effet était quelquefois très rapide et j'ai vu quelques personnes guéries comme par enchantement. »

Plusieurs médecins l'attaquèrent alors, les uns prétendant que ses guérisons étaient fausses, les autres qu'elles étaient procurées par des moyens superstitieux et illicites. Greatakes se défendit et publia une lettre adressée au célèbre Boyle (1), dans laquelle il fait une histoire abrégée de sa vie. Il joignit à cet écrit un grand nombre de certificats de personnes recommandables et de médecins attestant la réalité des cures qu'il avait faites (2).

Cependant, importuné par l'attention dont il était l'objet, (car on doit dire à sa louange qu'il détestait le bruit fait autour de lui), Greatakes retourna en Irlande et passa dans l'obscurité le reste de ses jours. On ignore la date de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1680 (3).

Quelques années plus tard, surgissait en Souabe un toucheur dont les cures merveilleuses firent autant de bruit que celles de Greatakes : c'était Jean-Joseph Gassner.

(1) *Exposé succinct de la vie de Greatakes et de plusieurs cures singulières qu'il a opérées*, Londres, 1666, in-4°.

(2) Ces guérisons ont fourni à Saint-Evremond la matière d'une nouvelle, *le Prophète Irlandais*, dans laquelle il raille le peuple de sa crédulité. Le docteur Stubbe prit la défense de Greatakes.

(3) Pour plus de détails, voir J.-N. Péchlin, docteur en médecine de Leyde, *Observationum physico-medicarum*, lib. III, Hambourg, 1691.

Gassner (1) naquit le 20 août 1727, à Bratz, près de Pludentz, sur les frontières du Tyrol et de la Souabe. Après avoir fait ses études à Inspruck et à Prague, il entra dans les ordres et obtint en 1758 la cure de Klocsterlé, du diocèse de Coire.

Quinze ans s'écoulèrent sans qu'aucun événement saillant attirât l'attention sur lui ; mais le bruit se répandit qu'il guérissait toute espèce de maladies par l'imposition des mains, et comme la crédulité publique ne fait jamais défaut, même aux choses les plus extravagantes, les boiteux, les manchots, les bossus et autres malades, au nombre d'environ six cents, accoururent de cinquante lieues à la ronde dans l'espoir d'une prompte guérison.

Gassner fit mieux encore : il se mit à voyager, répandant les guérisons sur sa route. L'évêque de Constance s'émut de cette tournée miraculeuse : aussi envoya-t-il auprès du faiseur de prodiges un directeur de séminaire chargé de l'examiner. Gassner répondit sans embarras qu'il chassait les démons par la prière en vertu du pouvoir donné à tous les prêtres, et détailla tout un système dont l'obscurité préméditée confondait la science des théologiens et des médecins les plus distingués. Le voici succinctement :

— Dieu ayant créé le monde, en confia le gouvernement aux êtres célestes exécuteurs de ses lois. Les anges prévaricateurs conservent depuis leur chute

(1) Feller, *loc. cit.*, t. III, p. 116. Dict. Larousse, art *Gassner*.

quelques prérogatives de leur ancien état : ils ont une influence active sur les êtres matériels, sur les organes de l'homme et ses facultés morales. A l'appui de ces principes, il rappelle l'histoire de la Pythonisse qui évoqua l'ombre de Samuel, et diverses autres évocations mentionnées dans la Bible, au sujet de personnes obsédées ou possédées par l'Esprit des ténèbres. L'être malfaisant est toujours en lutte avec la puissance divine.

Des maladies qui affligent l'espèce humaine, les unes proviennent du dérangement de l'économie animale ; d'autres sont exclusivement l'effet du pouvoir que le diable exerce sur les corps ; d'autres enfin sont mixtes et produites à la fois par des causes naturelles et un agent surnaturel, mais malfaisant.

La guérison des premières est du ressort de la médecine ; les secondes sont soumises au droit d'exorciser conféré aux prêtres par l'ordination, et qui leur donne un pouvoir illimité sur les démons. La guérison des troisièmes exige le concours simultané de la médecine et de l'exorcisme. Toute l'efficacité du dernier moyen dépend du degré de foi du malade ; sans la foi, son mal lui reste, son incrédulité rend nuls les pouvoirs de l'exorciste. —

Gassner abandonnait donc aux médecins les malades de la première catégorie ; mais si l'on en juge d'après sa pratique, ceux qui échappaient à sa compétence étaient assez rares. Quant aux autres, il s'en emparait afin de les traiter à sa façon.

Il commençait par un exorcisme probatoire pour s'assurer si l'Esprit des Ténèbres était en tout ou en partie l'auteur du mal. Revêtu d'une étole et placé près d'un crucifix, il sommait le diable d'agir sur les organes du patient. Si l'état de souffrance était de cause naturelle, la conjuration restait sans effet ; dans le cas contraire, elle forçait le démon à révéler sa présence par des convulsions. Ayant presque toujours affaire à des névrosés, il en résultait fréquemment des crises effrayantes et ridicules, qui faisaient frémir les assistants.

La réputation du thaumaturge se répandit en Allemagne et dans les pays voisins où il eut pour admirateurs et protecteurs des hommes puissants. A son presbytère affluaient journellement une multitude de malades. Il quitta sa paroisse, visita divers cantons du pays, resta quelque temps à Elwangen, puis se rendit à Ratisbonne sur l'invitation du prince évêque, qui usa de sagesse pour ne pas se compromettre et chargea une commission d'hommes éclairés d'examiner soigneusement les opérations de Gassner et de rédiger le procès-verbal de toutes les séances. Personne n'en était exclu : Gassner invitait au contraire les médecins à s'y rendre, à épuiser toutes les précautions nécessaires pour écarter le soupçon de supercherie. C'est ainsi qu'il en usa avec le duc de Wurtemberg qui avait témoigné le désir de vérifier par lui-même le merveilleux de ces opérations. Gassner le pria de se

taire accompagner par des médecins ; le duc y vint et signa le procès-verbal.

Parmi les cures de Gassner, la plus célèbre fut celle de la fille d'un seigneur allemand (1). Elle était atteinte d'hystérie. Quoique fort soulagée par un traitement que lui avait fait suivre un médecin de Strasbourg, elle voulut voir Gassner. Ce dernier lui persuada naturellement qu'elle n'était point guérie, et procéda immédiatement à ses exorcismes. Ils jetèrent la jeune fille dans d'épouvantables convulsions que le thaumaturge suspendait à volonté en prononçant le mot *Cesset*. Le diable qui possédait la jeune Emilie savait le latin ; il obéissait scrupuleusement à tous les ordres que lui donnait Gassner en cette langue. Lui ordonnait-il d'agiter les bras de la malade, aussitôt elle commençait à trembler des mains. Au commandement, elle entraînait en crises ou tombait en catalepsie ; au commandement, elle revenait soudain à elle. — *Agitentur brachia!* et les deux bras s'agitaient. — *Paroxismus veniat!* et la crise survenait, violente. — *Cesset paroxismus!* et elle se relevait le sourire aux lèvres. — *Tollantur pedes!* et d'un coup de pied elle renversait une table. — *Habeat angustias circa cor!* et elle tournait les yeux d'une manière effrayante. — *Sit quasi mortua!* le visage devenait livide, le nez se retirait, la bouche s'ouvrait démesurément, la tête et le cou se raidissaient et le pouls cessait de battre. Au

(1) L. Figuiet, *loc. cit.*

formidable *Cesset* ! tout s'apaisait comme par enchantement. Inutile de dire que la jeune Emilie, qui avait reçu une éducation très soignée, connaissait parfaitement le latin.

On vit bientôt pleuvoir de toutes parts des pamphlets contre Gassner : on citait des guérisons qui n'avaient été ni radicales ni merveilleuses.

Gassner, qui du reste était un homme de bien, respectable par ses mœurs, son désintéressement et sa pitié, eut les succès éphémères que l'enthousiasme assure aux gens de son espèce, passés, présents et futurs. Il mourut le 4 avril 1779.

Les cures merveilleuses de Greatrakes et de Gassner sont chaudement défendues par les magnétiseurs qui les expliquent par l'intervention du fluide.

Nous ne voulons point étudier ici le magnétisme, ni chercher les rapports qui peuvent exister entre les passes et les attouchements tels que les pratiquaient Greatrakes et Gassner. Ce sujet, très intéressant cependant, nous entrainerait trop loin. Nous nous contenterons de résumer les diverses opinions qui ont été émises.

Dans son *Histoire du Magnétisme animal*, Deleuze regarde Greatrakes comme le prédécesseur des magnétiseurs modernes.

« Greatrakes et Gassner, proclame à son tour Du Potet (1), guérissent un grand nombre de malades,

(1) *Traité complet du magnétisme animal*, Paris, 1883.

et ces guérisons sont attestées par un grand nombre de médecins. Toutes ces guérisons, je ne crains pas de le dire, n'ont eu d'autre cause que le magnétisme animal. »

Prenons au hasard une de ces attestations médicales : — « J'ai vu Greatrakes soulager à l'instant plusieurs douleurs par l'application de la main ; je l'ai vu faire descendre une douleur depuis l'épaule jusqu'aux pieds, d'où elle sortait enfin par les orteils. Une chose remarquable, c'est que lorsqu'il chassait ainsi le mal, s'il était obligé de discontinuer, la douleur restait fixée dans l'endroit où sa main s'arrêtait, et ne cessait que lorsque par de nouveaux attouchements, il l'avait conduite aux extrémités. Il guérissait les plaies en les touchant et en les mouillant quelquefois de sa salive. Quelquefois aussi ses cures n'étaient pas complètes et dans certaines circonstances il ne guérissait pas ».

N'en déplaise à Du Potet, ce médecin aurait bien mieux fait de nous dire quelles étaient ces circonstances, et de s'arrêter un peu plus longtemps sur ce point si important.

Quant aux guérisons de Gassner, leur authenticité n'a point été mise en doute : on a discuté seulement leur nature. Étaient-elles le résultat de moyens naturels, ou de prestiges, ou de miracles ? Pour des miracles, il ne faut point en voir dans tout cela, pas plus que dans les convulsions des jansénistes au tombeau du diacre Pàris.

A la fin de son traité *De Miraculis* (Francfort, 1776),

de Haen parle de Gassner d'une manière qui semble tenir de la prévention et qui prouve qu'il a adopté avec une entière confiance la diatribe publiée par le moine Hertzingen contre le thaumaturge. Loin de trouver aux cures de Gassner des caractères miraculeux, il n'y voit que des jongleries de magiciens outrageant la divinité.

Pour tout ce qui a été écrit pour ou contre les guérisons de Gassner, consulter le *Journâl politique et littéraire*, 15 juin 1776, p. 248, — 15 décembre 1777, p. 958, — 1^{er} octobre 1784, p. 235.

CHAPITRE TROISIÈME

Toucheurs et Guérisseurs en Poitou.

Le ver-de-taupe. — Le chaple. — Le toucheur de fies.

La foi qui guérit.

Nous avons étudié jusqu'ici les toucheurs ayant acquis une certaine notoriété. Ils sont heureusement fort rares, et depuis Gassner, le *zouave Jacob* est le seul qui se soit fait un nom par ses cures dont tout le monde garde encore le souvenir.

Mais à côté de ces célébrités, bon nombre de guérisseurs, d'une réputation moins universelle, sont répandus dans diverses régions. Dans le Bas-Poitou ils foisonnent, et il n'est pas si petit village qui ne possède au moins un toucheur.

Le paysan poitevin a une foi absolue en la puissance de ces thaumaturges de bas étage. Les « *tou-chous* », qu'il considère comme affiliés au démon, lui inspirent une confiance que rien ne saurait ébranler. C'est qu'aussi, ce n'est point un homme ordinaire : il faut être le *septième garçon*, sans mélange de filles. Ce septième enfant doit présenter, comme autrefois le

bœuf Apis (1), un signe mystérieux ; ce sera une étoile, un triangle, un cœur, une croix, une fleur de lis, ou tout autre stigmat qui se dessinera sur la cuisse, le bras, le cou, la poitrine, le palais ou le visage. Inutile d'ajouter qu'il n'est pas difficile de découvrir le signe, car il est bien peu d'individus qui ne présentent quelques nævi ou taches auxquels la superstition populaire donnera bien vite une des formes caractéristiques.

Le toucheur est doublé parfois d'un malin, et pour accréditer sa mission, il ne craint point d'employer la supercherie. Le plus célèbre toucheur de *** montra une nuit sa poitrine tout en feu : il avait eu la précaution de se frotter avec une pâte phosphorée (2). Les spectateurs étaient, comme on pense, émerveillés.

D'après M. Beauchet-Filleau (3), le pouvoir du toucheur s'étend sur le muguet ou chancre (?), les maladies de la peau, les tumeurs, les rhumatismes et les scrofules. Voilà qui n'est déjà pas mal ; mais il guérit encore bien d'autres maladies, tant celles des hommes que des animaux.

Le toucheur ne peut entrer en fonction qu'après avoir appris d'un autre certaines formules qu'il marmotte toujours de façon qu'on n'en puisse saisir le

(1) 'Επί τῷ μετώπῳ λεῦκον τρίγωνον Hérodote, III, 27.

(2) L'abbé Neaud, *Histoire de Marigny*, Deux-Sèvres. (Inédite.)

(3) *Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis*, par L. Favre, 1868, p. 334, art. *Toucheur*.

sens. Ces sortes de prières, qui rappellent les incantations des anciens sorciers, sont ordinairement très courtes ; le *Pater noster* et l'*Ave Maria* en sont presque toujours la doxologie.

Ces paroles magiques sont aux yeux des villageois la cause principale de la guérison.

Blaise de Vigenère ne dit-il pas que « l'homme sachant bien marier le ciel avec la terre peut faire des choses admirables, surpassant l'ordre de la nature? » Homère nous montre de même les fils d'Autolycus étanchant le sang de la blessure d'Ulysse par des paroles enchantées (*Odyssée*, XIX).

Les chroniqueurs (1) abondent en renseignements curieux où se révèle cette foi naïve. Le médecin de Théodose le Grand, Marcellus Empiricus, de Bazas, proclamait hautement la vertu thérapeutique des paroles magiques. Dix siècles après Marcellus, le bon sens n'avait pas recouvré ses droits, car un homme célèbre à qui la science doit d'importants services, Paracelse, ne craignit point d'affirmer que « les paroles ont parfois des vertus magiques non moins grandes que celles des plantes ».

Nos toucheurs ne pratiquent pas autrement que Marcellus Empiricus qui cueillait l'*Herbe Britannique* en prononçant des paroles qui la rendaient propre à guérir la sciatique.

« Comme le côté surnaturel et mystérieux est néces-

(1) E. Gilbert, *loc. cit.*

saire (1), le toucheur use de la prière. Ni son impiété, ni son immoralité n'empêcheront de croire à son pouvoir qui sera nécessairement plus efficace aux jours des grandes solennités de l'Église : l'Ascension, la Pentecôte, etc. Il date de l'heure de minuit ; aussi la plus grosse part des chalands forme à ces jours une longue queue de file à la porte du toucheur. Il faut avouer que les ténèbres favorisent aussi la gêne de ceux qui ne voudraient pas être connus. »

Une fois arrivé, le malade, qui *doit être à jeun*, indique au toucheur l'endroit sensible. Le toucheur alors pose simplement sa main (quelques-uns emploient la droite, d'autres la gauche), et il prononce ses prières.

Puis content, mais point guéri, le malade s'en va, non toutefois, sans avoir laissé son offrande, car le toucheur ne demande rien : s'il n'est pas toujours payé en espèces sonnantes et trébuchantes, c'est que les plus beaux poulets ou les canards les plus dodus sont allés grossir sa basse-cour.

On comprend combien cette position est lucrative, et partant si enviée (2). Mais peu de familles possèdent

(1) L'abbé Neaud, *loc. cit.*

(2) Nous lisons sous la rubrique *Des Gosses*, dans *La Presse* du 16 novembre 1897 : « Le président du conseil général de la Seine vient de proposer une série de mesures ayant pour objet d'engager les familles à avoir le plus grand nombre d'enfants possible. Nous nous permettons de lui signaler un de ces encouragements qui date d'un temps immémorial dans une région de la France. Les paysans de cette contrée sont convaincus

sept garçons, aussi à côté des toucheurs dont nous venons de parler, en existe-t-il d'autres, qui, moyennant certaines conditions, peuvent aussi guérir. Le pouvoir de ces derniers s'étend seulement sur une seule maladie : ce sont des *spécialistes*.

Nous nous contenterons de faire connaissance avec les toucheurs de *ver-de-taupe*, de *chaple* et de *fies*.

Les paysâns poitevins appellent *ver-de-taupe* ou *vertaupe*, le vulgaire furoncle.

— Quelle est l'origine de ce mot? — Nous lisons dans un vieux traité de chirurgie (1) que la *taupe* est une « tumeur molle et assez large qui vient ordinairement à la teste et au visage, et qui contient un pus blanc, épais et pituiteux. ». — Dans son Dictionnaire de médecine, P. H. Nysten donne de la *taupe* cette définition plus explicite : « Espèce de loupe irrégulière, sinueuse, formée sous les *téguments de la tête qui sont soulevés comme la terre fouillée par la taupe*. »

Seul, le mot *taupe* est suffisamment expliqué.

Quant au *ver*, nous croyons en avoir trouvé la signi-

qu'un septième enfant reçoit du Ciel le don attribué à nos anciens rois de France, celui de guérir les écrouelles. Ce garçon est appelé Marcou. Un de nos correspondant qui nous signale le cas, ajoute que dans son village, un *marcou gagne plus d'argent que le médecin du cru*. Toutes les personnes affligées d'écrouelles lui viennent à soigner de cent lieues à la ronde. Rentrent-elles chez elles guéries par le marcou? Notre correspondant reste muet sur ce point. » Et pour cause...

(1) *La chirurgie complète par demandes et par réponses*, par M. Le Clerc, conseiller médecin ordinaire du roy, Paris MDCXCV, p. 179.

fication dans la présence du bourbillon. On sait que le peuple s' imagine voir des vers dans la matière sébacée des follicules du front et du nez ; de même il aura pris pour un ver le bourbillon, corps filamenteux, blanchâtre et tenace, amas complexe de débris cutanés, formant la partie centrale du furoncle.

Nous connaissons un jeune homme qui s'est fait toucher un *ver-de-taupe* de la jambe ; voici ce qu'il nous a raconté : La personne qui toucche le *ver-de-taupe* doit avoir étouffé, pendant qu'elle était au berceau, une taupe renfermée dans un petit sac de toile (1). On va chez elle trois matins de suite, et avant le lever du soleil. Elle applique la paume de sa main droite sur le *ver-de-taupe*, puis elle récite à voix basse une prière précédée et suivie d'un signe de croix. Ceci fait, le malade retourne chez lui, mais, chose essentielle, il ne faut pas qu'il y ait de cours d'eau à traverser, car le bénéfice de l'attouchement et de la prière serait perdu.

« C'est la femme *** , continue-t-il, qui m'a guéri, mais la femme *** pourrait en faire autant, *si elle savait la prière*, car elle aussi, a étouffé autrefois une taupe. Je souffrais depuis quatre jours, et quelques heures après le dernier attouchement, mon *ver-de-taupe* a percé. »

On sait que l'évolution du furoncle a lieu en six ou

(1) Dans quelques endroits, on met la tête de la taupe dans la main de l'enfant et on la lui fait serrer jusqu'à ce que l'animal soit étouffé.

huit jours, les malades ne venant se faire toucher qu'à bout de souffrances et cela trois jours de suite, le furoncle est donc généralement mûr au bout du troisième jour.

Notre interlocuteur, jeune homme intelligent cependant, n'a jamais voulu admettre cette explication si simple et si naturelle.

Voici la fameuse prière (1) pour guérir le *ver-de-taupe* : — « Ver-de-taupe, ver-de-taupe, je t'étouffe comme j'ai étouffé l'autre. Notre Père.... Je vous salue Marie..... Au nom du Père..... »

A l'époque des moissons, ou pendant la fauchaison, les travailleurs sont atteints parfois d'une affection très douloureuse qu'ils appellent « *chaple* » ; c'est la synovite sèche aigüe, l'ail douloureux. Les paysans poitevins donnent encore le nom de *chaple* aux ganglions du cou et de l'aisselle, sans doute parce qu'ils roulent sous les doigts comme les grains d'un cha-pelet ou comme le sable (*chaplé*, en patois) qu'on emploie pour bâtir.

Au point de vue du traitement, la première affection n'a rien de commun avec la seconde seulement guérie par le septième garçon.

Pour toucher le *chaple* des travailleurs, il faut être menuisier ou charpentier, et toujours savoir la prière spéciale. Trois matins de suite, et avant le lever du soleil, le malade vient chez le toucheur qui fait sur

(1) B. Souché. — Croyances, présages et traditions diverses, in *Bulletin de la Société de Statistique des Deux-Sèvres*, t. IV.

l'engorgement plusieurs signes de croix accompagnés de frottements (dans ce cas particulier, c'est un véritable massage), tout en murmurant sa prière. Puis, tout à coup, brandissant une hache ou une serpe, il fait semblant de couper la main appuyée sur l'établi, et cela trois fois de suite.

Un manuscrit ayant appartenu à un individu de Saint-Maixent et cité par M. Souché, nous donne le *modus faciendi* pour la guérison du *chaple*: — Art. 19. C'est pour toucher un chaple. Un laboureur (1) de père en fils prendra son coudre, et dira: Je te coupe comme je coupe la terre; en même temps qu'il lance son coudre sur le mal; et à la fin on dira: Au nom du Père..... Ainsi soit il ». Quelle est donc la maladie qui résisterait à un pareil remède !!!

La puissance de ces toucheurs de second ordre brille de tout son éclat dans la guérison des *fies*.

Les *fies* sont les papillômes connus vulgairement sous le nom de verrues.

Au point de vue purement scientifique, on ne sait pas grand chose sur leur étiologie. Majocchi, Cornil et Babès(2) ont trouvé dans le tissu des papilles des microbes de moins de 1^m/_m de diamètre, accolés deux à deux en forme de diplocoques ou de sarcines, de chaapelets ou de petits amas.

Giuseppe Supis (3), de Milan, nie la présence de

(1) C'est ordinairement un menuisier.

(2) Reclus, *Pathologie externe*, vol. I.

(3) *Giornale italiano delle Malattie veneree*, fasc. 4, 1897.

ces microbes. Les examens bactériologiques auxquels l'auteur s'est livré, ont démontré l'absence complète de microorganismes. Les cultures essayées sur la gélatine, l'agar et le bouillon ont confirmé cette constatation.

Michele de Amicis (1) a repris tout récemment l'étude de ce chapitre de pathologie cutanée.

En observant rigoureusement les règles de la technique bactériologique, il a procédé à l'excision de verrues et à leur examen. Il a employé les divers terrains de culture, et a obtenu trois formes principales de microorganismes :

1° Des colonies blanchâtres, arrondies qui apparaissent sur la gélatine, et qui en se développant prennent l'aspect de gouttes de cire ;

2° Des colonies d'abord blanches, qui ensuite prennent un aspect blanc grisâtre, et enfin deviennent jaune citron ; elles ne sont pas filamenteuses, et au microscope, elles représentent des coques en couples ;

3° Des colonies qui dans la gélatine forment de petits lobules roses, souvent mamelonnés au centre ; au microscope on voit de grandes coques groupées en couples.

Les inoculations de ces cultures sous la conjonctive et dans la cavité pleurale des animaux d'essai n'ont donné aucun résultat. Il en fut de même des expériences faites sur des hommes. Les tentatives faites

(1) *Giornale italiano delle Malattie veneree*, fasc. 3, 1898.

pour greffer de petites verrues ont également donné des résultats absolument négatifs.

Toutefois, on ne peut pas nier que dans plusieurs cas, le caractère contagieux des verrues ait été prouvé cliniquement.

Les gens de la campagne connaissent bien cette contagion, et ce n'est qu'en tremblant qu'ils s'essuient les mains à la serviette touchée par un individu contaminé.

Chez les enfants, on voit de semblables tumeurs naître au coin des lèvres, sur le nez, dans les points où ils portent leurs mains couvertes de verrues.

Spiegelberg, de Munich (1), rapporte une observation de verrues ayant envahi tout le pavillon de l'oreille d'une petite fille. On procéda à une excision.

Les examens microscopiques et anatomiques des morceaux ont permis à l'auteur de regarder cette prolifération comme étant d'ORIGINE NÉVROPATHIQUE.

Il nous semble que si cette conclusion pouvait être généralisée, la disparition des *fies* par les attouchements s'expliquerait d'elle-même (2).

(1) *Münchener medicinische Wochenschrift*, 28 juillet 1896.

(2) On peut toutefois expliquer scientifiquement la disparition des verrues, comme celle d'un certain nombre de maladies, au reste, par l'action trophique du système nerveux sous le coup de l'émotion (peur, joie) ou de la suggestion (*foi ardente* en la guérison promise). Cette action trophique est surabondamment démontrée par la physiologie (dégénérescence wallérienne, — expérience de Claude Bernard qui sectionnant le trijumeau

Si le toucheur est impuissant en effet auprès des scrofuleux, cancéreux ou autres, son pouvoir est parfois merveilleux quand il s'agit de la guérison des verrues.

Nous connaissons particulièrement une personne dont les mains étaient envahies par ces excroissances. Cautérisations, excisions, tout en un mot avait été employé sans succès. Elle finit par aller chez un toucheur de *fies* qui, après avoir fait quelques signes de croix, lui donna une graine qu'elle mit dans sa poche. — Le jour où vous la perdrez sans faire attention, ajouta-t-il, les *fies* disparaîtront. — Effectivement, quelques semaines après, les verrues, que rien n'avait pu détruire, disparurent d'elles-mêmes. Ce fait s'est passé il y a une dizaine d'années, et depuis cette époque, les verrues n'ont plus reparu. Ajoutons que cette personne était très nerveuse. Y a-t-il eu suggestion ? C'est fort probable.

Voici quelques recettes (1) conseillées par les guérisseurs ; elles se ressemblent à peu après toutes :

— Comptez les *fies* et mettez dans une bourse autant de petits cailloux. Placez cette bourse sur une route et cachez-vous pour la voir ramasser. Celui qui la ramassera recevra les *fies*.

obtient la dégénérescence des cellules épithéliales de la cornée, etc.), la clinique et l'anatomie pathologique (mal perforant plantaire, troubles du tabes, etc.).

(1) B. Souché, *loc. cit.*

— Mettez dans un puits autant de pois (1) qu'il y a de *fies*; quand les pois seront pourris, les *fies* disparaîtront.

— Coupez un morceau de bœuf en deux; appliquez les deux morceaux sur les verrues; retirez-les; liez-les ensemble et jetez-les. A mesure que ces morceaux pourriront, les verrues tomberont.

— Prenez une pomme; fendez-la en quatre; faites ensuite le simulacre de pratiquer la même opération sur les *fies*. Puis enterrez la pomme derrière vous sans la regarder. Quand la pomme sera pourrie, les *fies* disparaîtront.

— La première fois que vous apercevrez la pleine lune d'un mois lunaire, baissez-vous et ramassez derrière vous sans regarder le premier objet quel qu'il soit qui vous tombera sous la main. Frottez-en vos *fies* et peu de temps après ils disparaîtront.

— Nous connaissons un individu qui après avoir touché les *fies*, lie grossièrement une branche d'osier. Quand le nœud s'est défait de lui-même, les verrues disparaissent, paraît-il.

Comme pour tous les maux, il y a une prière spéciale pour toucher les verrues : Les *fies* et toute espèce de *fies*, je vous touche tous à la fois par le Saint-Esprit. Au nom du Père... Va-t-en au soleil ou à la lune, et

(1) Remarquons en passant que les toucheurs emploient toujours quelque chose rappelant de près ou de loin la forme du mal : le furoncle, ressemblant à une taupinière, guéri par l'influence d'une taupe, les verrues guéries par les pois, etc.

que je ne te voie plus. Notre Père... Je crois en Dieu... (Répétés trois fois) (1).

« J'ai vu toucher les *fies* en 1865, dit M. Souché. L'opérateur prit un pois, enleva une partie de la peau, et avec l'endroit mis à nu frotta les *fies* tous les uns après les autres, en commençant par ceux de la main gauche. Le pois fut ensuite mis dans un trou de mur. Les *fies* ont disparu, il est vrai, mais plus d'un an après. L'effet s'était fait attendre : c'est que le touché n'y avait point foi, et les incrédules ne guérissent pas, dit-on ».

Nous abordons un point important. Oui, M. Souché a grandement raison ; les incrédules ne guérissent pas.

Le toucheur le sait bien ; quand ses prières ont manqué leur but, vous pouvez être assuré qu'il n'avouera jamais sa défaite. De deux choses l'une : ou le mal était « *r'vilé* », et alors il essaye de le « *barrer* », ou bien le malade n'avait pas confiance (2).

Une dame, raconte M. E. Gilbert, fut prise à la campagne d'une rage de dents qui la faisait beaucoup souffrir. Ne sachant à quel saint se vouer, elle avait consenti à ce qu'on lui amena un toucheur dont le

(1) Car, disent les toucheurs, il faut éviter que les prières soient « *coubles* », c'est-à-dire prononcées en nombre pair.

(2) Tout enfant, le docteur L. Desavire fut touché derrière l'oreille pour une tumeur bénigne qui d'ailleurs n'a jamais augmenté. Mais le toucheur fut persuadé d'avoir *barré* le mal. (Dr L. Desavire, croyances, présages et traditions diverses, in *Bulletin de la Société de Statistique des Deux-Sèvres*, t. IV.)

talent, mis à l'épreuve peu de jours avant, avait donné les meilleurs et inespérés résultats. Un émissaire, immédiatement dépêché à sa recherche, trouva le médocastre, non pas précisément dans la posture attribuée par l'histoire au vaillant et respectable Cincinnatus dirigeant sa charrue pour obtenir un sillon droit et profond, mais dans des fonctions bien moins relevées encore ! Comme le dernier des campagnards, il faisait litière à ses vaches ! Il reçut avec majesté l'invitation faite par le domestique, l'assurant que, dans quelques minutes, n'ayant qu'à endosser sa veste, il le retrouverait sous la vérandah du château.

Il y arriva comme il l'avait promis ; mais, quand la jeune dame vit le bonhomme faire mine de mettre son pouce, loin pour le moment de répandre les doux parfums de l'opoponax et de l'iris en contact avec sa joue enflée, elle recula d'horreur ! Bien à regret et tout confus, notre toucheur se résigna à faire les frictions avec sa main préalablement lavée et bien savonnée. Le savon enleva-t-il la puissance cabalistique du sorcier, et en modifia-t-il les signes magiques ? Il faut le croire, car le mal subsista longtemps, hélas ! après le départ du toucheur. Désappointé, celui-ci murmurait en s'éloignant : « Qué qu'y faut espérer, a manque de confiance ! »

L'influence considérable que le moral exerce sur le physique aurait plus besoin d'explication que de démonstration ; mais vouloir expliquer le rôle de l'âme sur le corps serait aborder une question de psycho-

logiè qui nous éloignerait de notre sujet. Nos visées ne portent pas si loin. Nous voudrions simplement attirer l'attention sur ce fait que les influences morales (1), dont l'action sur la production des maladies est si grande (2), ont une influence tout aussi grande sur leur guérison (3), et qu'il est surprenant de voir que dans les traités de thérapeutique modernes, à côté de la médication astringente, antiphlogistique, purgative, etc., il n'y eut jamais un chapitre consacré à l'étude des effets de la médication morale.

Le désidératum que nous exprimons a son importance, car il amoindrit la thérapeutique en la réduisant à de simples pratiques de pharmacie et de chirurgie. Il justifie jusqu'à un certain point les prétentions de la théurgie, du mysticisme, du magnétisme animal, de l'hypnotisme et de l'homœopathie qui ne reposent que sur l'influence toute puissante du moral sur l'organisation.

Les quelques succès du toucheur ne peuvent s'expliquer autrement.

« La médecine morale, dit le docteur Bouchut, devrait jouer un rôle presque aussi grand que la mé-

(1) Voy. Bouchut, *Path. générale*, p. 140, et *Hist. des doctrines médicales*, p. 72 et seq.

(2) Nous avons eu l'occasion de voir à la campagne trois personnes tomber malades sur la simple idée qu'on leur avait jeté un sort.

(3) Nous n'allons point cependant aussi loin que Platon : *Ὁ δὲ γὰρ σώματι σῶμα θεραπεύουσιν (ιατροί), ἀλλὰ ψυχῇ σῶμα* (De la République, III).

decine physique, et loin de les exclure, la thérapeutique devrait utiliser simultanément les ressources que lui fournissent les agents physiques et la force morale. »

De toutes nos facultés, l'imagination est celle dont le rôle est capital. Qui ignore en effet le pouvoir immense que cette *folle du logis* possède, non seulement sur la conservation de la santé, mais encore sur l'apparition des maladies et sur leur guérison?

• L'imagination (1) est une puissante chose... Ses effets sont merveilleux et étranges... Elle fait perdre le sens, la cognoissance, le jugement, fait devenir fol et insensé... fait deviner les choses secrètes et à venir et cause les enthousiasmes, les prédictions et merveilleuses intentions, et ravit en extase, réellement tue et fait mourir. Bref, c'est d'elle que viennent la plupart des choses que le vulgaire appelle miracles, visions, enchantements. Ce n'est pas là le diable, ni l'esprit comme il le pense, mais c'est l'effet de l'imagination ou de celle de l'agent qui fait de telles choses, ou du patient et spectateur qui peut voir ce qu'il ne voit pas. »

On sait que la frayeur des épidémies dispose tout particulièrement à l'apparition du mal ceux qui en redoutent vivement les atteintes, et que les médecins ne traversent si impunément les contagions que parce qu'ils n'en ont pas peur. L'appréhension d'une maladie la fait quelquefois apparaître par suite des effets de la

(1) Charron, *De la Sagesse*, XVIII.

concentration de la pensée sur l'organe qu'on suppose malade et qui ne l'est pas encore.

De cette disposition d'esprit résulte dans cet organe un afflux de sang suivi de la maladie analogue ou semblable à celle qu'on redoutait. C'est ainsi que des étudiants en médecine qui craignent une maladie de cœur ou une carie vertébrale ont des palpitations fort incommodes ou un notable affaiblissement des membres inférieurs avec des fourmillements paraplégiques.

Mais les maux enfantés par l'imagination ne sont rien auprès des bienfaits qu'elle procure ; ses guérisons sont innombrables, et là où elle ne peut guérir, elle apporte du moins le bonheur, la joie et la douce espérance d'une amélioration prochaine.

Contentement passe richesse, dit avec raison le proverbe, et cela est bien vrai, car il suffit souvent d'avoir confiance en celui qui peut guérir pour être soulagé ou guéri.

C'est pour cette raison que Celse conseille de choisir un médecin qui soit ami du malade (1); et que J.-J. Rousseau s'écrie au milieu de ses virulents sarcasmes contre la médecine : « J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis » (2).

La supériorité d'un vieux routinier sur un jeune médecin est-elle souvent autre chose que cet ascendant

(1) « Ideoque cum par scientia sit, utiliorem tamen medicum esse amicum, quam extraneum. (*Lib. I, p. 19.*)

(2) *Confessions* (liv. V, p. 79).

que l'âge lui donne sur l'esprit de son malade ? Car « le peuple ne demande pas, dit Zimmermann, si le médecin est instruit, pénétrant, homme de génie, mais s'il a des cheveux blancs. »

En médecine, comme ailleurs du reste, la foi est une force dont la puissance est sans limite et fait des miracles.

« *La faith-healing*, dit M. Charcot (1), me paraît être l'idéal à atteindre, car elle opère souvent lorsque tous les autres remèdes ont échoué. »

Le médecin ne devrait donc rien omettre de ce qui peut lui attirer la confiance de ses malades et le rendre maître de leurs affections.

Terminons ce sujet intéressant par une anecdote typique que nous extrayons du livre du baron Feuchtersleben (2) :

Un médecin anglais, le docteur Beddoes, croyait que l'oxyde nitreux était un spécifique certain contre la paralysie. Davy, Coleridge et lui se déterminèrent à tenter une expérience sur un paralytique de bonne maison, abandonné par les médecins. Le patient ne fut point averti du traitement auquel on allait le soumettre.

Davy commença par mettre sous la langue de ce malade un petit thermomètre de poche, dont il se ser-

(1) J.-M. Charcot, *La foi qui guérit*. Voir aussi *la Médecine des Ames*, par le docteur E. Laurent, très intéressant petit volume que tout médecin devrait posséder.

(2) *Hygiène de l'Âme*, 1854, p. 33.

vait dans ces occasions pour connaître le degré de chaleur du sang, degré que l'oxyde nitreux devait augmenter. A peine le paralytique eut-il senti le thermomètre entre ses dents, qu'il fut persuadé que la crise s'opérait, et que l'instrument merveilleux qui devait le guérir n'était autre que le thermomètre : « Ah ! s'écria-t-il, je me sens mieux ». Davy adressa un regard expressif à Beddoes et à Coleridge. Au lieu du spécifique, on se contenta du thermomètre qui, pendant quinze jours consécutifs fut placé avec toute la solennité convenable sous la langue de ce pauvre homme dont les membres se délièrent et dont la santé revint, dont la cure fut complète, et auquel on ne fit subir aucun traitement. Si Davy n'eût pas entouré d'un certain mystère son expérience, s'il avait négligé la partie dramatique de son art, s'il avait dit au patient : — Voici un thermomètre qui doit servir à tel ou tel usage, — le malade serait resté paralytique et le traitement par l'oxyde nitreux aurait peut-être entraîné la mort.

CHAPITRE QUATRIÈME

Toucheurs et Guérisseurs en Poitou (*suite*)

Les prières. Quelques remèdes

Deux exemples de cures malheureuses.

Dans le précédent chapitre, nous avons eu l'occasion de citer plusieurs formules de prières; et de montrer toute la valeur que malades et toucheurs y attachent.

A titre de curiosité, nous en donnons plusieurs autres. Nous passerons ensuite en revue quelques remèdes conseillés par nos guérisseurs poitevins.

— Prière spéciale pour toucher les *brûlures* (1) : —
Le bon Dieu et saint Jean passaient par une ville; ils trouvèrent un homme (ou une femme, garçon...) qui était brûlé; et le bon Dieu dit à saint Jean : Buffe (souffle) cet homme (ou femme...) trois fois l'haleine de ton vent. Tu feras au nom du Père et du Fils. (En même temps le toucheur fait le signe de la croix et souffle trois fois), et cet homme sera guéri.

— Pour le *mal de gorge*. — Mal de gorge et gre-

(1) B. Souché, *loc. cit.*

nuchon (fièvre scarlatine) et toute espèce de mal de gorge, je vous touche tous à la fois, au nom du Père... Notre Père..., Je crois en Dieu...

— Pour les *dartres*. — Les dartres vives et vénimeuses, y en aurait-il de dix-huit espèces, je vous touche toutes à la fois. Au nom du Père... Notre Père... Je crois en Dieu... (Trois fois.)

— Pour les *forçures* ou *étressaillures* (1) (fatigue musculaire). — Pater noster, forcé dans les nerfs; c'est ici que le bon Dieu guérit.

— Pour les *piqûres de serpents*. — Notre aide soit au nom de Dieu qui a fait le ciel et la terre. Amen. Notre Père... Mauvaise grappe, vermine, aneuil (orvet), grapaou (crapaud), en un mot toutes les bêtes vrimeuses et vénimeuses. Au nom du Père... (Trois fois.)

Voici maintenant, pris parmi les plus typiques, les remèdes prescrits par les médocastres campagnards. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les paysans les préfèrent, et de beaucoup, aux substances vendues par le pharmacien.

Il est aussi une constatation à faire : la plupart de ces remèdes, qui nous paraissent aujourd'hui ridicules, sont donnés en toutes lettres dans les ouvrages médicaux d'il y a cent ans. Le peuple est toujours en retard sur la science; il prend pour du neuf ce qui n'est

(1) Il existe aussi un moyen prophylactique : s'entourer le poignet d'une ficelle, ou mieux d'un brin de laine!!!

plus déjà qu'un souvenir. On sait le rôle important qu'il fait jouer aux humeurs et aux nerfs. Que de fois n'avons-nous pas entendu dans les consultations hospitalières, le malade expliquer son affection par le *croisement des nerfs sur l'estomac*, ou l'attribuer aux *nerfs plus forts que le sang* ! Heureux quand encore *l'estomac n'est pas décroché* !

Ce sont des restes de vieilles doctrines médicales que le peuple a conservées et qu'il répète encore sans chercher à se rendre compte.

— *Quand un adolescent pisse au lit toutes les nuits, faites le boire sur des ossements humains, et il se rétablira.* (Bas-Poitou.)

« Il y en a, dit Pierre-André Mattiolo (1) dans ses *Commentaires*, il y en a qui croient que les os des corps morts réduits en poudre et baillés en breuvage, profitent contre diverses infirmités du corps en appropriant chaque os à son membre. *J'ai vu souvent l'os de test humain servir grandement en haut mal, aux coliques graveleuses et autres douleurs de reins.* »

Les os humains, en effet, étaient souvent employés dans l'ancienne médecine, Charras (2), Lemery et

(1) Médecin né à Sienne en 1500, mort de la peste à Trente, en 1577.

(2) *Pharmacie royale, galénique et chymique*, par M. Charras, MDCLIII, p. 771. — *Pharmacopée universelle*, par Nicolas Lemery, de l'Académie royale des sciences, docteur en médecine, MDCC LXI, p. 96. — *Histoire générale des Drogues*, par le sieur Pomet, fils, apothicaire, MDCCXXXV, p. 99.

d'autres nous apprennent à les préparer, Le Clerc (1) nous en indique les usages : — L'huile distillée de tartre et d'*os humains* rectifiée avec de la corne de cerf brûlée fait disparaître la tumeur œdemateuse au membre luxé. — Si l'os est jeté hors de sa place par une matière coagulée en forme de plâtre, on bassinera avec l'*esprit volatil d'os humains*. — Si l'on n'a pas remis de bonne heure l'os disloqué, ils se forme dans la cavité un coagulum qui empêche de le remettre ; pour faire fondre ce coagulum, fomenteur avec un mélange d'une partie d'*huile distillée d'os humains* et de deux parties d'huile de tartre.

L'*huile de vers de terre* était également employée par les médecins. Pour guérir les *maux de gorge* des enfants, nos paysans poitevins emploient encore un collier de toile rempli de ces animaux.

Si l'enfant a des vers, on lui fera manger cuit le premier ver expulsé, afin de détruire les autres. Dans quelques endroits, au lieu de cette pratique dégoûtante on fait porter à l'enfant du fil filé par une vierge!!!

Plusieurs remèdes cependant, par les principes qu'ils contiennent, peuvent avoir une certaine action. Par exemple : pour guérir *la gale*, on prend un jaune d'œuf cuit sous la cendre, et on le délaye dans une demi-livre de beurre saupoudré de *cendres de javelle*. Puis on frictionne avec cette sorte d'onguent les parties atteintes. Nous ignorons si le remède est

(1) *Op. cit.*, p. 268 et seq.

vraiment efficace ; toutefois, les sels de potasse ou de soude de la cendre pourraient bien agir sur l'acare.

Quelquefois le vulgaire prend pour le résultat ce qui est la cause ou l'accessoire.

— *Ne tirez pas les petits enfants par le nez (1), ils deviendraient punais.*

On sait qu'on trouve chez les enfants atteints d'ozène, une conformation particulière des fosses nasales ; c'est même sur cette disposition qu'est fondée la théorie pathogénique nouvelle de l'ozène, édifiée par les auteurs allemands. Or, les gens de la campagne avaient remarqué, eux aussi sans doute, que le nez de ces enfants était déformé. De là, à conclure qu'on leur avait tiré cet appendice, et que l'ozène en était la conséquence, il n'y avait qu'un pas.

— *Les femmes qui accouchent d'un enfant bête souffrent beaucoup.* Si la chose est vraie, et nous en doutons fort, ne pourrait-on pas l'expliquer par le fait d'une malformation de la tête fœtale ?

Puisque nous sommes en obstétrique, encore quelques conseils.

— *Pour préserver la femme de tout mal au sein, frottez-leur la poitrine avec le cordon ombilical aussitôt après l'accouchement. Quant à la délivrance, elle se fera sûrement si l'accouchée mange de la galette cuite la veille de Noël.*

On comprend combien de telles pratiques sont

(1) Docteur Léo Desaire, *loc. cit.*

absurdes et surtout dangereuses. On a toujours confiance en la vertu de la galette et le médecin est appelé à la dernière extrémité, alors que souvent il n'y a plus rien à faire.

Avez-vous mal aux dents ? Nos guérisseurs ont des spécifiques merveilleux : — *Plantez un clou dans la muraille, ou placez sur la dent cariée de l'urine de bœuf rouge.*

Un jour, une femme de la campagne vint nous parler. Après bien des détours qui témoignaient de son embarras, elle finit par nous avouer l'objet de sa visite. Ayant appris que nous possédions un crâne humain, elle venait nous demander une dent. — « Quand on la porte sur soi, dit-elle, ça guérit les maux de dents. » — Comme nous lui montrions le peu de valeur du remède, elle ajouta : « Vous ne guérissez pas, vous, Monsieur, parce que vous n'avez pas confiance. »

Toujours la *faith-healing* !

Cette croyance n'existe pas seulement dans le Bas-Poitou. Le docteur W. Edg. Darnelli (1) (d'Atlantic-City, États-Unis) rapporte que le même remède est employé en Amérique.

Les guérisseurs sont encore des hygiénistes connaissant et enseignant la prophylaxie ; écoutez plutôt :

— *Pour se préserver des anthrax, allez dans un*

(1) La médecine de la superstition, in *International Medical Magazine*, juillet 1898.

bois, et quand vous aurez trouvé une ronce qui soit enracinée par les deux bouts, formant par conséquent un demi-cercle, passez dessous, et faites cela trois matins de suite, avant le lever du soleil ; mais que personne ne vous voie, autrement vous aurez opéré en pure perte.

— *Pour se préserver des maux de reins*, chauffez-vous le dos au feu de la Saint-Jean.

— Encore un conseil aux *femmes stériles* : Mangez de la galette des relevailles et vous êtes sûres de devenir enceintes (*Sponso adjuvante*, bien entendu).

Nous n'en finirions pas si nous voulions nous arrêter à tous les remèdes baroques (1) employés dans le Bas-Poitou pour guérir les fièvres, les hémorroïdes, etc. La pratique absurde pour guérir les *cancers du sein ulcérés*, mérite cependant d'être mentionnée. Les femmes s'imaginent que le cancer est produit par une bête leur rongant le corps. Partant de ce principe, elles s'appliquent, en guise de pansement, un morceau de viande de bœuf, car la prétendue bête s'en nourrira au lieu de dévorer leur propre chair. Nous avons connu une cancéreuse qui suivait ce traitement : elle répandait une odeur infecte, mais rien ne lui empêcha de le continuer jusqu'à sa mort.

(1) Dans lesquels entrent toujours les bêtes les plus répugnantes, araignées, crapauds, etc., rappelant les horribles mixtures des sorcières.

Terminons par un dernier remède (1) pour guérir le carreau.

— Soulevez un pavé de l'église avant le lever du soleil, et sans être vu de personne ; puis appliquez-le sur le ventre du malade. Il est vrai que si ce dernier ne peut supporter ce cataplasme d'un nouveau genre, on se bornera à le frictionner avec la poussière trouvée sous le pavé.

Il est parfois curieux de constater les singuliers errements dans lesquels tombent des personnes qui guidées uniquement par l'esprit incohérent de leurs pratiques, ne peuvent rien produire qui puisse légitimer leur action.

Le choc moral, créé par la maladie, peut certainement établir une tendance à accepter l'inexplicable, et les proches eux-mêmes, en état de débilité émotive, peuvent favoriser parfois l'application de procédés plus souvent nuisibles qu'utiles. L'affolement, engendré par le péril, excuserait à la rigueur ces défaillances de l'esprit ; mais qu'elles sont nombreuses les personnes qui repoussent de parti pris les déductions logiques pour se réfugier dans d'absurdes et d'incompréhensibles pratiques !

En voici deux malheureux exemples (2).

(1) Cité par l'abbé Noguès, in *Revue poitevine et saintongeaise*, 1888-1889.

(2) Le premier nous est personnel, le second nous a été communiqué par le docteur Rabec, médecin à Chef-Boutonne, Deux-Sèvres.

I. — G. était un homme de 45 ans, ayant toujours joui d'une parfaite santé.

En janvier 1896, il lui survint une petite tumeur pédiculée, saignante, de la largeur d'une pièce de deux francs, située à la partie postérieure de la jambe, à 15 centimètres au dessous du creux poplité. Elle fut causée, paraît-il, par l'écorchure d'un nævus. A la même époque, G. s'aperçut aussi d'une autre tumeur de la grosseur d'une noix, indolente, roulant sous le doigt, et située à la base du triangle de Scarpa.

Au lieu de consulter un chirurgien, G. alla voir un guérisseur des environs qui fit une ligature autour du pédicule. L'excroissance tomba d'elle-même quelques jours après. Tout mal semblait conjuré, quand au mois de mars de la même année, à la suite d'un excès de travail, la tumeur de l'aîne prit des proportions inquiétantes, et les fongosités de la jambe reparurent de nouveau.

Seul un toucheur pouvait guérir.....

La femme de G. s'y opposa, mais les parents finirent par la persuader et le malheureux fut conduit à S^{'''} où habitait un toucheur en renom.

Cependant, en dépit des attouchements, des prières et des neuvaines, la tumeur faisait toujours des progrès, et G., obligé de garder le lit, fit venir son toucheur. Ce dernier arrive et commence par bien déjeuner : tout à coup il se lève, les yeux hagards, et raidissant bras et jambes comme un tétanique : « Oh ! s'écria-t-il, je sens le mal de G. me passer dans le

corps ! Que je souffre !! » — Certes, la souffrance dut être courte, car il se remit aussitôt à table et continua tranquillement son repas.

Pas un seul témoin de cette scène grotesque n'eut le courage de mettre l'imposteur à la porte.

On se décida cependant à faire venir le Dr P. qui diagnostiqua un sarcome ; mais la tumeur avait fait de tels progrès (les vaisseaux fémoraux étaient envahis), qu'il s'opposa à l'opération réclamée par le malade. Comme G. ne souffrait pas, il prescrivit de simples compresses d'eau phéniquée.

Mais le médecin une fois parti, on s'empressa de mettre soigneusement la bouteille dans un coin : « car, nous dit plus tard une parente, *ça aurait pu contrarier la vertu du toucheur.* »

Après avoir traîné pendant plus de six mois, le malheureux G. expira. D'après le Dr P., une opération faite en temps opportun aurait pu sauver le malade.

II. — Un homme atteint d'un cancer de l'estomac était soigné depuis quelque temps par le docteur Rabec. Voyant la fin approcher, le médecin crut devoir en avertir la famille. La science se déclarant impuissante, seul le surnaturel devait guérir ; aussi fit-on venir de R** la femme ***. Elle commença par demander cinq pièces de vingt francs et trois pièces de deux francs. Pour de pauvres gens, c'était une somme bien grosse ; ils parvinrent cependant à la trouver.

La femme *** mit alors les pièces dans un verre

plein d'eau, puis après quelques signes cabalistiques, elle fit avaler la moitié de l'eau au malade ; elle acheva elle-même le verre, absorbant du même coup les cent-six francs qu'elle garda dans sa bouche, et fit bientôt disparaître dans sa poche.

Puis elle partit, ordonnant de plus au malade *de boire sur des herbes* qu'elle lui ferait expédier, lui assurant qu'il serait guéri le lendemain. — En effet, il mourut dans la matinée.

Malgré ce dénouement, les parents n'inquiétèrent point la guérisseuse : par crainte, toutefois, car cette femme toute puissante aurait pu leur *jeter un sort*. Ce fut à la suite d'indiscrétions que l'histoire arriva aux oreilles du docteur Rabec, lequel en déféra aussitôt au syndicat des Deux-Sèvres.

La femme *** dut remettre la somme volée, et de plus fut condamnée à 25 francs d'amende.

Nous citons ces deux faits, parce qu'ils ont fait quelque bruit ; mais combien d'autres restent ignorés, car personne n'inspire plus de crainte au paysan que le toucheur.

Trois fois malheur à celui sur qui ce dernier jette un sort !

Voilà à l'heure actuelle où nous en sommes dans le Bas-Poitou.

CHAPITRE CINQUIÈME

Comment détruire l'influence du toucheur Rôle de l'instituteur et du médecin La loi sur l'exercice illégal de la médecine Conclusion.

Nous avons suffisamment montré quel est le rôle du toucheur et combien grande est la crédulité du paysan poitevin.

Notre tâche serait incomplète, si nous n'examinions maintenant les moyens d'anéantir cette croyance ridicule.

Toutefois, il ne faut point se le dissimuler, les efforts tentés jusqu'à ce jour pour déraciner semblables errements sont restés stériles. C'est qu'il n'est pas facile de détruire une vieille croyance.

Ne rendrait-il pas cependant un grand service à la société, celui qui parviendrait à débarrasser l'honnête travailleur des guérisseurs qui l'exploitent ?

Mais, comme nous le disions au début de notre travail, le peuple préfère le mystérieux à l'évidence ; il ne veut point s'apercevoir qu'il est toujours exploité par le toucheur, et que sa crédulité lui est funeste dans ses biens, son repos et sa conscience.

Le ridicule est une arme qui bien maniée peut faire parfois de profondes blessures. Nous n'engageons personne à s'en servir contre le paysan.

« La plaisanterie (1) l'agace particulièrement. Si peu qu'elle touche à son idée fixe, il ne tarde pas à être démonté, et alors il se fâche, ne recule devant aucune malhonnêteté et reste rancunier. »

Aussi, sommes-nous d'avis de laisser aux anciens leur foi routinière ; efforçons-nous de rendre sceptique l'esprit des nouveaux : c'est là, sinon un succès certain, du moins un gage d'espérance pour l'avenir.

Par sa situation exceptionnelle, l'instituteur est admirablement placé pour détruire ces préjugés dignes d'un autre siècle. Qu'il enseigne donc à la jeunesse des écoles rurales l'inanité de ces pratiques surannées ; qu'il lui recommande, en cas de maladie, l'intervention du médecin qui seul est capable de soigner efficacement, au lieu de compter sur le bénéfice d'un attouchement et d'une prière saugrenue.

« Aujourd'hui, le métier ne vaut plus rien, disait un de ces vieux guérisseurs ; partout de bonnes écoles s'élèvent, partout des instituteurs instruits remplacent nos vieux pédagogues. On fait des livres à bon marché qui vont porter partout la lumière. Quand les ignorants s'éclairent, les charlatans perdent leur crédit. »

Étouffer ces préjugés absurdes, faire comprendre à ceux qui seront plus tard des hommes laborieux et

(1) L'abbé Neaud, *loc. cit.*

honnêtes que les toucheurs sont des fourbes qui les prennent pour dupes : voilà ce que nous demandons à l'instituteur.

Quant au médecin, son rôle est plus délicat. Comme il est le plus redoutable adversaire du toucheur, ce dernier recommandera bien aux malades un silence absolu, les menaçant de ne plus leur donner ses soins ou de leur jeter un sort.

Aussi le médecin ne sera-t-il jamais instruit des agissements du toucheur. Il pourra parfois cependant, par les réponses embarrassées qui lui sont faites, découvrir la vérité ; mais jamais on ne lui nommera le coupable, ce qui rend difficiles les poursuites.

Du reste, les malades s'y refusent le plus souvent, car ils ne se soucient point de montrer au grand jour qu'ils sont de ce troupeau dont la crédulité, pour rester aimable pour tout le monde, est insondable (1). Aussi, tous ceux qui réellement malades, n'ont pas vu la guérison promise, ne se soucient nullement de venir à l'audience montrer leurs plaies et leurs bosses, et il est facile à tous ces charlatans de triompher avec une demi-douzaine de convaincus où les imaginaires et les neurasthéniques tiennent la première place, car Argand n'est pas près de mourir. Quel dommage que Molière soit venu avant son temps ; il eût trouvé aujourd'hui une mine bien autrement féconde à exploiter.

Toutefois lorsqu'un fait d'exercice illégal sera par-

(1) Docteur Réville.

venu aux oreilles du médecin, qu'il en avise immédiatement le syndicat dont il fait partie. Le président alors, après enquête, en saisira les tribunaux conformément à la loi du 30 novembre 1892, titre V, § 17. « En ce qui concerne l'exercice illégal de la médecine.... les syndicats pourront en saisir les tribunaux par voie de citation directe donnée dans les termes de l'article 182 du code d'instruction criminelle, sans préjudice de la faculté de se porter, s'il y a lieu, partie civile dans toute poursuite de ces délits intentée par le ministère public. »

De cette façon, ne poursuivant pas le délinquant en son propre nom, le médecin s'évitera les ennuis toujours pénibles d'une poursuite.

Nous arrivons à une question plus intéressante : l'application de la peine.

La loi du 30 novembre 1892, § 18, dit : « Quiconque exerce illégalement la médecine, est puni d'une amende de 100 à 500 francs, et en cas de récidive, d'une amende de 500 à 1.000 francs et d'un emprisonnement de dix jours à un mois, ou de l'une de ces deux peines seulement ».

Nous avons sous les yeux un certain nombre de jugements : il nous est pénible de constater que la moyenne des amendes varie de 25 à 50 francs. Pourquoi une telle indulgence ?

« Nous comprenons jusqu'à un certain point, dit le

docteur Rémille (1), que les juges ne soient pas toujours enclins à déclarer que ceux qui sont accusés, sont des innocents. Mais du moment que les juges veulent bien reconnaître le bien-fondé de la plainte, et déclarer coupable l'accusé, il me semble que c'est insulter le corps médical que de lui accorder une faible compensation. Ce n'est point que les médecins soient des rapaces, tout le monde sait le contraire, et tout le monde a plus ou moins abusé de leur désintéressement. Mais puisque voilà un homme qui depuis des années se rend coupable d'exercice illégal, il est souverainement triste de penser que les juges estiment à si bas prix les services que rendent les médecins à la Société.

« Pour nous, nous serons logique, et si cet état de choses devait continuer longtemps, nous demanderions à l'État de supprimer une loi qui n'est jamais appliquée et de déclarer qu'en France l'exercice de la médecine est libre. Alors au moins comme nous n'aurions plus de diplômes officiels, nous pourrions trouver chez dame Justice la même bienveillance que les rebouteurs et les empiriques.

« Aussi serait-on mal venu maintenant de demander aux médecins des sacrifices et de l'abnégation ; ils devraient énergiquement se défendre et refuser tout sacrifice pour une Société qui n'a même pas pour eux la moindre reconnaissance.

(1) *Poitou Médical.*

« On se plaint que la France perd son rang et sa suprématie : il ne faut pas s'en étonner dans un pays qui n'a que le souci des choses matérielles.

« Le tribunal condamnera sévèrement un individu qui aura fabriqué un objet de quatre sous, parce que cet objet est défendu par un brevet ; mais il sera sans aucune espèce d'égard pour les parchemins que l'Etat estampille cependant, et il ne trouvera aucune arme pour protéger les professions libérales. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent chez nos voisins, et si la France n'était pas un pays taillable et corvéable à merci, cela ne devrait pas se passer ainsi chez nous.

« Remarquez bien que si un simple commissaire public venait, sa plaque à la main, demander la condamnation d'un intrus, il l'obtiendrait certainement, et s'il pouvait démontrer que cet intrus lui fait tort depuis des années, il se verrait accorder certainement plus de 25 francs de dommages et intérêts.

« Mais tout le monde sait que le médecin ne mérite pas les mêmes égards que le commissaire, la preuve est faite depuis longtemps. Il est même regrettable que le tribunal ne puisse pas punir les médecins qui ont osé traduire à la barre des citoyens qui connaissaient mieux qu'eux l'art de guérir. »

Aussi, toucheurs, guérisseurs et autres continuent à agir, sachant bien qu'ils ne seront point inquiétés.

Du jour cependant où ils se verraient condamnés à des peines sévères, nous avons la ferme conviction

qu'ils disparaîtraient à jamais du milieu des campagnards dont ils exploitent la naïveté.

Nous réclamons *l'application de la loi dans toute sa rigueur* : c'est là le seul moyen de détruire ces empiriques et de sauvegarder l'intérêt du malade et notre dignité professionnelle.

CONCLUSIONS

I. — Dans le Bas-Poitou, les paysans ont une *confiance absolue* en la puissance des toucheurs et des guérisseurs.

II. — Les remèdes les plus ridicules que ces derniers conseillent sont *scrupuleusement employés* de préférence aux prescriptions médicales ; cela au détriment du malade et de notre dignité professionnelle.

III. — Afin d'anéantir l'*influence considérable* de ces médecastres, nous demandons :

1° A l'*instituteur*, dont la parole est généralement écoutée, d'édifier parents et enfants sur le résultat lamentable de ces pratiques absurdes ;

2° Au *médecin*, de dénoncer tout exercice illégal à son syndicat, lequel après enquête, et s'il le juge à propos, en saisira les tribunaux conformément à la loi du 30 novembre 1892, titre V, § 17 ;

3° Enfin, une *application rigoureuse* des peines édictées par cette même loi, § 18.

Vu : Le Doyen, Vu : Le Président de la Thèse,
BROUARDEL. RAYMOND.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Dict. de Trévoux. — Art. Ecrouelles.

F.-X. Feller. — Biographie universelle, art. Gassner et Greatrakes.

Dict. Larousse. — Art. Gassner et Greatrakes.

Dulaurens, médecin de Henri IV. — De mirabili strumas sanandi vi, solis Galliæ regibus christ. divinitus concessa. Paris, 1609. Traduct. franç., 1613.

E.-N. Péchlin, doct. en médecine de Leyde. Observationum physico-medicarum, lib. III, Hambourg, 1691.

P. Daniel. — Histoire de France, I, p. 1032.

Favyn — Histoire de Navarre, XVII, p. 1059 et seq.

Polydore Virgile. — Histoire d'Angleterre, VIII.

D^r J.-M. Charcot. — La foi qui guérit (coll. Bourneville).

D^r Bouchut. — Histoire des doctrines médicales, p. 72 et seq.

— Pathologie générale, p. 140.

D^r Léo Desavire. — Croyances et traditions diverses en Poitou, in Bulletin de la Société de Statistique des Deux-Sèvres, p. 325.

— Analyse d'un mémoire sur les sorciers et les devins, loc. cit. IV, p. 273.

D^r Cullère. — Magnétisme et Hypnotisme.

B. Souché. — Croyances et traditions diverses, in Bulletin de la Société de Statistique des Deux-Sèvres, IV.

D^r W.-Edg. Darnelli. — La médecine de la superstition, in International medical Magazine, juillet 1898.

Giuseppe Supis, de Milan. — Bactériologie des verrues, in Giornale italiano delle Malattie Veneree, fasc. 4, 1897.

Michele de Amicis. — Nouvelles recherches sur la bactériologie des verrues in Giornale Italiano delle Malattie Veneree; fasc. 3, 1898.

Spiegelberg, de Munich. — Les verrues d'origine névropathique, in Munchener medicinische Wochenschrift, 28 juillet 1896.

L. Figuiet. — Histoire du merveilleux dans les temps modernes.

